

## **Rapport de la conférence “Immigrant Literature - Writing in adopted Languages”**

24 avril 2008 – Bâtiment Jacques Delors, Bruxelles

par Bettina Spoerri, Docteur en philologie, spécialiste de la littérature et auteure, Zurich/Suisse

Organisateur: EUNIC (European Union National Institutes for Culture) Bruxelles en coopération avec le Comité économique et social européen

Partenaires du projet: Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia, Ambassade de Bulgarie à Bruxelles, Centre culturel et scientifique de Russie en Belgique et „Het beschrijf“, organisation littéraire belge.

### **0. Introduction**

Les implications de l'écriture littéraire dans une seconde langue d'un point de vue linguistique, littéraire et interculturel constituaient la thématique centrale de la conférence organisée à Bruxelles. Les questions fondamentales suivantes devaient y être discutées: Pourquoi des écrivains et écrivaines choisissent-ils d'écrire dans une seconde langue? Ce phénomène représente-t-il une valeur ajoutée pour le multilinguisme et le dialogue interculturel? L'objectif de ce rapport est donc de fournir un résumé de la conférence et un condensé des discussions sur les thèmes principaux abordés ce jour-là par les experts et expertes invités – des spécialistes de la littérature, auteurs, linguistes, sociologues, spécialistes de la culture, ainsi que des ambassadeurs de la littérature provenant principalement de pays européens (Belgique, Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Pays-Bas, Danemark, Roumanie), mais aussi de Russie et des Etats-Unis. Dans les discours d'accueil et les exposés, les débats et les lectures faisant partie intégrante des différents modules de la conférence, diverses sections thématiques ont été examinées et, par moments, débattues avec chaleur. Le présent rapport se concentre sur les axes de discussion et les arguments les plus importants avancés par les participants à la conférence, en respectant le déroulement chronologique de la journée.

### **1. Discours d'accueil et exposé principal**

Dans leurs discours d'accueil, Anne-Marie Sigmund (Membre du CESE), Margareta Hauschild (Présidente d'EUNIC Bruxelles) et Leonard Orban (Commissaire européen chargé du multilinguisme) ont souligné l'importance croissante du phénomène du multilinguisme, en particulier pour l'Europe et en Europe.

Les objectifs politiques rejoignent les objectifs sociaux et culturels si, comme Leonard Orban l'a exposé, le multilinguisme ne se reflète pas seulement dans la littérature, mais que le potentiel linguistique et culturel des immigrants, au point de vue interculturel, est lui aussi reconnu et pris en considération. Orban a mis en évidence l'importante fonction de vecteur culturel assurée par une littérature d'auteurs et auteures qui se sont appropriés la langue de leur pays d'accueil, l'ont „adoptée“ et en ont fait leur langue d'expression littéraire. Selon lui, de tels textes permettent „l'échange d'expériences“ et renforcent la compréhension mutuelle, parce que la „culture d'origine transparait entre les lignes“ ou que les textes „jettent une lumière sur le pays d'accueil“ sous un angle particulier. Dans la position intermédiaire qu'ils occupent, les écrivains sont contraints de renoncer à une partie de leur propre culture pour mieux comprendre un nouveau pays. Orban explique qu'ils vivent ainsi dans un „moi divisé“, forcés de devenir une part de cette nouvelle culture étrangère. Cette situation amène les deux cultures à entrer dans une relation réciproque qui pourrait constituer un véritable modèle d'interculturalité prudente. D'après Leonard Orban, un tel multilinguisme pourrait également créer une Europe plus ouverte politiquement, à laquelle, selon ses propres mots, l'Union européenne aspire.

A l'issue des discours d'accueil, l'écrivain Jacques de Decker (secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique) a présenté les Propositions du Groupe des Intellectuels pour le Dialogue Interculturel constitué à l'initiative de la Commission Européenne, qui ont été élaborées au cours de plusieurs mois de travail entre juin et décembre 2007 et formulées par écrit dans le rapport intitulé „Un défi salutaire. Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe“ (Luxembourg: Office des publications officielles des Communautés européennes, 2007). Outre Jacques de Decker, les membres de ce groupe étaient Amin Maalouf (écrivain et président du groupe); Jutta Limbach (Présidente du Goethe-Institut); Sandra Pralong, experte en communication; Simonetta Agnello Hornby, écrivaine; David Green (Président d'EUNIC et ancien directeur général du British Council); Eduardo Lourenço, philosophe; Jan Sokol, philosophe et ancien ministre de l'Éducation de la République tchèque ainsi que les écrivains Jens Christian Grøndahl et Tahar Ben Jelloun. Ce groupe de dix intellectuels a été constitué à la demande de José Manuel Durão Barroso, Président de la Commission Européenne et de Leonard Orban, avec pour tâche de conseiller la Commission Européenne „sur la contribution du multilinguisme au dialogue interculturel et à la compréhension mutuelle des citoyens dans l'Union européenne“, objectif énoncé au tout début de la publication susmentionnée.

Dans son exposé, Jacques de Decker a présenté la position fondamentale et la méthode de travail du groupe, ainsi que les idées centrales à la base de chaque proposition. Pour la rédaction d'«un défi salutaire», les réflexions relatives à une „application pratique“ se trouvaient constamment à l'avant-plan; la „voie de solution“ formulée, comme l'appelle de Decker, est „à la fois ambitieuse et réaliste“. Partant de l'idée d'un „passeport personnel de langue adoptive“ pour chaque individu, émise par Amin Maalouf, les dix écrivains, philosophes et personnes actives dans la transmission de la culture et de la littérature ont développé le concept de „langue personnelle adoptive“. Chaque Européen devrait être encouragé à apprendre une seconde langue qui, sur base de critères subjectifs et/ou sociaux (préférences individuelles et curiosité intellectuelle, mais aussi parcours familial) jouerait pour lui le rôle de „langue adoptive“. La position fondamentale du groupe, avec son concept de multilinguisme croissant dans un monde globalisé, est de mettre l'accent sur les aspects positifs en soulignant que la diversité des langues devrait être utilisée comme un „outil d'intégration et d'harmonisation“ (de Decker), „un modèle pour une identité fondée sur la diversité“, un „antidote“ contre les conflits culturels. Le groupe souhaite en outre que le choix d'une langue personnelle adoptive permette de surmonter la rivalité entre l'anglais, langue véhiculaire internationale dominante, et les autres langues; le principe de la langue personnelle adoptive devrait également agir comme une mesure préventive contre l'étrécissement des possibilités d'expression linguistique allant de pair avec la perte ou bien l'abandon d'une langue.

Dans son exposé, qui clôturait le premier bloc thématique de la matinée, Jan Rubeš, traducteur et historien de la littérature de l'Université Libre de Bruxelles, a parlé des motifs qui poussent des auteurs à écrire dans une langue étrangère et du rôle qu'ils jouent en ce qui concerne le dialogue interculturel. Partant de l'observation des littératures d'exil et soulignant par exemple leur importance capitale dans le cas particulier de l'histoire de la littérature allemande à cause de la Seconde Guerre Mondiale, Rubeš a démontré en quoi particulièrement les textes littéraires prenant forme en dehors d'un pays ou d'une région linguistique considérée constituaient des phénomènes culturels remarquables, tout en insistant sur le fait qu'ils ne pouvaient être appréhendés via des concepts littéraires définis nationalement.

Ensuite, Rubeš s'est concentré sur l'exemple de l'écrivain tchèque Milan Kundera, qui vit en France depuis 1975 et a commencé à écrire en français au début des années 1990. Selon lui,

l'usage de cette autre langue a modifié les thèmes, le langage, mais aussi l'inspiration de Kundera. Dans la brève discussion qui a suivi, partant de l'exemple de Kundera, il a été question de la situation économique particulièrement difficile des auteurs émigrés. Compte tenu de leur indépendance relativement grande et de l'absence d'un véritable employeur fixe, ces auteurs vivent et écrivent dans des conditions financières extrêmement précaires. Les questions du soutien institutionnel ou public de ces écrivains, de l'étude et de la conservation de leurs écrits, et de la traduction de leurs oeuvres ont également été abordées.

## **2. Lectures**

Pendant 45 minutes, trois écrivains invités - Adil Erdem, Kristina Goikoetxea Langarika et Saviana Stanescu – ont lu ensuite des extraits de leurs oeuvres; ils ont été introduits par Costantino Maeder (expert en littérature, Université Catholique de Louvain-la-Neuve). Les trois auteurs ont présenté des textes qui, d'un point de vue thématique, constituaient des exemples de la fonction de vecteur interculturel assurée par la littérature d'auteurs émigrés ou immigrés. L'écrivain et traducteur Adil Erdem, né en 1964 à Ankara (Turquie), mais installé depuis 1982 au Danemark, écrit des nouvelles, des textes pour des caricatures et des poèmes. Lors de la conférence, il a récité quelques-uns de ses poèmes, dans lesquels se mêlaient différentes influences culturelles, des sons et parfums méditerranéens et nord-européens. L'auteure hispano-basque Kristina Goikoetxea Langarika (née au pays basque en 1971, domiciliée depuis 1995 aux Pays-Bas) a lu des extraits de son roman „Evamar“, qui se déroule dans son pays d'origine et raconte l'histoire de trois générations de femmes vivant entre tradition et modernité. Enfin, Saviana Stanescu, née en 1967 en Roumanie et installée depuis 2001 à New York, qui écrit des pièces de théâtre et des poèmes en roumain comme en anglais et se présente elle-même comme une „global foreigner“, a proposé des extraits de son recueil de poésie „Google Me!“ (2006) et de la pièce de théâtre “Waxing West” (2007); cette pièce est en fait le monologue d'une Roumaine qui a émigré vers les USA et raconte d'un ton ironique comment elle tente de devenir une véritable Américaine.

## **3. Bloc thématique I: Le processus d'écriture dans une seconde langue**

L'après-midi, deux tables rondes ont été organisées. La première était consacrée à la thématique du „processus d'écriture dans une seconde langue“. Trois questions essentielles devaient être abordées au cours de la discussion : quels effets l'écriture dans une langue étrangère exerce-t-elle sur le processus littéraire? Quel en est la valeur ajoutée pour le multilinguisme en Europe? L'adoption d'une langue signifie-t-elle l'adoption d'une culture?

Les participants à la table ronde étaient: Klaus Hübner (Secrétaire du Prix Adelbert von Chamisso de la Fondation Robert Bosch), Francesco Micieli (auteur, né en Italie en 1956, installé depuis 1965 en Suisse alémanique), Marius Daniel Popescu (auteur, né en 1963 en Roumanie, installé depuis 1990 en Suisse romande), Kristina Goikoetxea Langarika et Giorgio Pressburger (auteur, né en Hongrie en 1937, installé depuis 1956 en Italie). La discussion était modérée par Hubert Spiegel, directeur de la rubrique „Littérature et vie littéraire“ du „Frankfurter Allgemeine Zeitung“, qui, dans son introduction, a souligné la complexité du processus d’écriture, une complexité qui n’a en fin de compte jamais été totalement explorée. Il s’est néanmoins demandé dans quelle mesure l’apprentissage d’une seconde voire d’une troisième langue et l’écriture littéraire dans cette même langue ne signifient pas seulement un changement pragmatique et accessoire, mais influencent plutôt, voire marquent de manière décisive, l’écriture elle-même.

La présentation des quatre auteurs participant à la table ronde (période/date et circonstances qui les ont amenés à quitter leur pays d’origine, puis à se mettre à écrire des textes littéraires dans leur seconde voire troisième langue respective) a mis en évidence à quel point les généralisations sont difficiles dans ce contexte, tant leurs parcours littéraires individuels diffèrent. Sur base des témoignages de Kristina Goikoetxea Langarika, Francesco Micieli, Marius Daniel Popescu et Giorgio Pressburger, quelques points communs peuvent toutefois être relevés. Kristina Goikoetxea Langarika a expliqué qu’à côté des raisons pratiques justifiant l’adoption du néerlandais comme langue d’écriture (langue du pays où elle vit et souhaite être reconnue comme écrivain), il existe également des raisons psychologiques motivant ce choix. Elle écrit ainsi dans cette seconde langue „avec une certaine distance“, en particulier, quand il s’agit de s’exprimer à propos de son pays natal. Selon elle, la migration, l’éloignement spatial créent cette distance. Mais l’intériorisation de cette „objectivité“ amène un changement de perspective sur les situations et positions à partir desquels l’auteur (e) raconte ou fait raconter l’histoire par un personnage. En réaction à cette déclaration, Hubert Spiegel a demandé s’il y avait pour les auteurs une sorte de „division du travail entre les langues“: une langue pour l’art, une autre pour le quotidien? Francesco Micieli, qui, appartenant à une minorité albanaise en Italie, a parlé italo-albanais jusqu’à l’âge de cinq ans, mais a dû s’exprimer en italien au jardin d’enfants, et qui, après avoir émigré en Suisse alémanique, a appris le suisse allemand et l’allemand, a confirmé dans son témoignage que ce sentiment de distance jouait également un rôle pour lui, même si l’allemand, sa langue d’écriture, était devenue „comme une troisième langue maternelle“. Il a expliqué qu’il avait

choisi cette langue pour écrire, que l'allemand était sa „langue littéraire“, dans laquelle se laissait deviner, en arrière-plan, un multilinguisme qui „libérerait quelque chose de nouveau, mais s'écrirait finalement en allemand“. Pour Marius Daniel Popescu, la langue est plutôt „comme un accessoire“; il est arrivé en Suisse parce qu'il était tombé amoureux d'une Suissesse („je suis un exilé amoureux“), puis a décidé d'adopter la langue de l'élue de son cœur pour écrire des textes littéraires. Pour Giorgio Pressburger en revanche, qui a été contraint de quitter son pays natal à cause des persécutions des nazis et vit aujourd'hui en Italie, l'italien, langue qu'il a adoptée, offre une distance protectrice par rapport aux événements traumatisants qu'il a vécus au cours de son enfance et son adolescence à Budapest. Rétrospectivement, sa première langue, la langue de son enfance, peut constituer par contre un enrichissement linguistique stimulant pour son processus d'écriture en italien.

Klaus Hübner, spécialiste de la littérature, a confirmé dans son exposé les auto-observations des écrivains sur leur processus d'écriture. Depuis 2003, il occupe la fonction de Secrétaire du Prix Adelbert von Chamisso, qui récompensent des auteurs dont l'allemand n'est pas la langue maternelle, mais qui écrivent en allemand. Selon lui, les thématiques, les contenus, les personnages, mais aussi les lieux où se déroulent les récits de ces auteurs et auteures sont marqués par leur situation linguistique particulière. Toutefois, aujourd'hui, ces écrivains se positionnent autrement dans le monde de la littérature et l'on peut observer une mutation dans les thèmes de leurs œuvres. Jusque dans les années 1980, ce que l'on appelait la littérature de migration s'ancrait encore fortement dans un tissu biographique explicite et traitait souvent des expériences de migration et de dépaysement vécues par les auteurs dans un nouveau pays. Aujourd'hui, les thématiques des livres sont bien plus larges, elles se rapportent au monde, et se réfèrent davantage aux genres traditionnels, en particulier dans la littérature allemande. Dans ce contexte, la fonction du Prix Chamisso joue un rôle important. Il a été fondé dans le but de promouvoir la littérature d'auteurs qui ont un parcours migratoire et de récompenser des „performances littéraires extraordinaires“. Comme cette littérature était de ce fait considérée comme un cas particulier, la récompense provoquait des réactions ambivalentes chez les écrivains concernés: d'une part, ils voyaient cette distinction comme un soutien qui leur était apporté dans leur situation particulière de minorité; d'autre part, ils redoutaient une stigmatisation rendant plus difficile encore leur reconnaissance en tant qu'auteurs de langue allemande à part entière.

Toutefois, les craintes portant sur l'effet de marginalisation du prix ont continuellement décliné ces dernières années. Au cours du débat, Francesco Miceli a en effet souligné la haute renommée dont jouit le prix grâce aux lauréats précédents. Il a toutefois ajouté qu'il

préférait une situation similaire à celle des Etats-Unis, où les auteurs „immigrés” ne sont plus considérés comme tels, mais sont vus avant toute autre chose comme des auteurs qui écrivent dans la langue du pays.

#### **4. Bloc thématique II: Littérature de migration – Répercussion sur le dialogue interculturel au-delà de l’Europe**

Le second bloc thématique abordé lors de la conférence “Immigrant Literature - Writing in adopted Languages” concernait l’ambivalence du terme „littérature de migration“ et les conséquences culturelles de l’écriture dans une langue étrangère. La discussion, modérée par Norbert Mecklenburg (expert en littérature, Université de Cologne), réunissait autour de la table deux auteurs, ainsi qu’une sociologue et une spécialiste de la littérature. Dimitré Dinev (auteur germanophone d’Autriche, d’origine bulgare), Martina Kamm (sociologue, Université de Neuchâtel), Tatiana Viktorovna Korenkova (experte en littérature, Russian State University of People’s Friendship, Moscou) et Saviana Stanescu (auteure; pour plus d’informations sur sa personne : voir ci-dessus) ont pris position (via un exposé ou la lecture d’un texte) par rapport au terme „littérature de migration“ („Immigrant Literature“) et les effets de cette littérature. Dans son introduction, Norbert Mecklenburg s’est demandé si, à la rigueur, d’autres termes alternatifs, comme „littérature de minorité“ ou „littérature interculturelle“ seraient plus précis ou moins réducteurs. Tatiana Viktorovna Korenkova a présenté un modèle conceptuel général, dans lequel elle s’efforçait de décrire les différentes relations entre „langue locale“ et „langue mondiale“ en fonction du contexte; toutefois, la trame de son schéma n’abordait pas précisément la position particulière des auteurs avec un parcours migratoire. Pour sa part, la sociologue Martina Kamm a proposé un bref aperçu d’un projet de recherche réalisé par le Forum suisse pour l’étude des migrations et de la population à l’Université de Neuchâtel. Intitulé „Changement générationnel“, il concerne les auteurs et auteures ayant un parcours migratoire en Suisse; les résultats de cette étude seront révélés dans une publication qui paraîtra à la fin de l’année. Bien que ces écrivains considèrent que les expériences qu’ils ont vécues dans ce domaine constituent un enrichissement pour leur création littéraire, ils ne souhaitent pas regroupés sous un terme spécifique. Le terme „littérature de migration“ – la discussion entre les différents orateurs présents sur le podium l’a démontré de plus en plus clairement par la suite – situe les textes littéraires correspondants dans une zone de tension, entre intégration et exclusion: d’une part, ce terme tient compte de la situation particulière des auteurs ayant un parcours migratoire et accorde une attention particulière à leurs écrits; d’autre part, il existe un danger de sous-estimer la qualité littéraire

de la „littérature de migration“ et une tendance à cantonner les écrivains à un rôle de relais culturel. Ainsi que l’auteur austro-bulgare Dimitré Dinev l’a souligné dans ses interventions marquantes et extrêmement sceptiques, ce terme est à proscrire, car il implique que la migration est un cas isolé, et non un phénomène normal, et présente les immigrants comme des étrangers, constituant par conséquent une menace pour la population autochtone. Cette position résolue est partagée sans exception par tous les écrivains interrogés dans le cadre du projet de recherche suisse „Changement générationnel“, notamment Christina Viragh, Catalin Dorian Florescu, Rafik Ben Salah et Ilma Rakusa.

La migration est, comme Dinev l’a souligné avec justesse, „la condition à toute culture“. Une stratégie des écrivains pour réagir à ce discours dominant et l’aborder de manière critique est la réflexion explicite sur les mécanismes d’attribution.; l’auteure Saviana Stanescu a fait expressément référence à la mise en question de ces étiquettes et à la manière dont elle en joue dans ses textes littéraires.

La discussion générale qui a suivi le débat est partie dans plusieurs directions. Ainsi, certains ont émis la critique que la conférence était dominée par des experts germanophones, des auteurs écrivant en allemand ou des auteurs issus de cercles post-communistes - une impression maintes fois contredite par la référence à la composition des tables rondes et aux participants actifs. D’autres voix se sont élevées contre le scepticisme exprimé par les auteurs avec un parcours migratoire à l’encontre du terme „littérature de migration“ et ont attiré l’attention sur des phénomènes présents sur le marché littéraire et dans les médias: l’étiquette „littérature de migration“ y serait souvent synonyme d’une promesse de succès pour les écrivains capables de se positionner intelligemment et de transformer cette dénomination en une marque aisément reconnaissable. D’autres participants à la conférence ont mis en évidence la globalisation et la déterritorialisation croissantes de l’écriture sur et à cause d’Internet. Finalement, l’on peut aussi se décider à écrire dans une autre langue pour d’autres raisons que la migration – ici, le concept de „langue personnelle adoptive“ livre aussi des indications. Dans sa conclusion, Norbert Mecklenburg est revenu à la problématique immanente au terme „littérature de migration“ et, se référant à l’ouvrage d’Erich Auerbach, a proposé d’examiner la littérature d’auteurs avec un parcours migratoire à l’aide du principe esthétique de la „mimésis“.

La journée de conférence s’est clôturée par plusieurs lectures au Centre culturel tchèque. Kristina Goikoetxea Langarika, Giorgio Pressburger et Dimitré Dinev y ont participé.

## **Conclusion**

En résumé, les débats, exposés et discussions ont démontré les points suivants:

Par rapport aux autres artistes actifs dans le domaine des arts plastiques, de la musique ou de la danse, par exemple, les écrivains sont sans aucun doute les plus fortement touchés par un changement de région linguistique. La plupart de ces auteurs ont choisi involontairement une seconde langue pour écrire; les raisons de ce changement de langue sont souvent des persécutions politiques et la fuite, à la rigueur un déménagement des parents. Le choix d'une seconde (voire d'une troisième) langue est par contre plus rarement motivé par la volonté et les seules préférences personnelles – contrairement au concept d'une "langue personnelle adoptive" élaboré par le Groupe des Intellectuels sous la direction d'Amin Maalouf. Les auteurs avec un parcours migratoire représentent sans aucun doute un enrichissement pour le dialogue multilingue et interculturel, mais ce sont avant tout leurs textes – les auteurs eux-mêmes tiennent justement à ce que l'accent soit mis sur ce point – qui constituent un enrichissement littéraire, car cette littérature propose de nouveaux aspects; des scènes, des personnages, des modes de narration spécifiques dans une littérature définie par des frontières nationales ou linguistiques. Bien qu'en qualité de représentants du groupe social des „migrants“, ils profitent jusqu'à un certain point des mécanismes du marché de la littérature et des médias, les auteurs avec un parcours migratoire refusent que leurs textes soient lus d'abord, voire uniquement, sous l'étiquette „littérature de migration“, un terme réducteur d'un point de vue littéraire et donc, dévalorisant dans ce contexte. Ces auteurs, appuyés par de nombreux experts en littérature, mettent par contre en évidence l'universalité croissante des expériences de migration et de dépaysement, également due aux nouvelles techniques électroniques de la virtualité (Internet) ainsi qu'à une mobilité globale croissante.

Zurich, le 15 mai 2008

Bettina Spoerri

Traduction: Vivienne Halleux